

LA CLASSE OUVRIÈRE ET LE SYNDICALISME EN FRANCE DE 1789 À 1965

par Georges VIDALENC (1885-1967)

Ancien Directeur du Centre d'éducation ouvrière (C.E.O.)
de la Confédération générale du Travail - Force ouvrière (C.G.T.-F.O.)

édité en 1969
par la Confédération générale du Travail - Force ouvrière (C.G.T.-F.O.)
avec le timbre de la Fédération du Livre C.G.T.-F.O.

Chapitre dernier:

PROBLÈMES ACTUELS DU SYNDICALISME

Il ne saurait être question, dans ce domaine, de la condition et de la mentalité des travailleurs, de formuler une conclusion, même provisoire. Bien des transformations sont susceptibles d'y intervenir suivant les découvertes de la technique, les variations de la conjoncture économique et les remous de la politique, suivant aussi les aspects variables de la vie et des relations internationales, et nous ne prétendons pas prophétiser.

Rappelons cependant une indication essentielle à ne jamais perdre de vue : la coutume ouvrière et l'idéologie comme la tactique du syndicalisme, sa mystique comme ses moyens d'action, ne sont pas nés des cogitations d'un homme politique ou d'un philosophe, pas même d'un économiste, mais de l'action quotidienne de quelques travailleurs organisés et des réflexions qu'elle pouvait suggérer aux militants qui y prenaient part, comme aux observateurs de ce mouvement. Rien de préconçu, ni d'immuable, mais au contraire une évolution assez rapide, une adaptation constante aux conditions de la vie et du travail ouvriers, en tenant compte à la fois des structures et conjonctures économiques, de l'organisation industrielle et commerciale, de l'atmosphère et de l'orientation politiques, de la puissance, du dynamisme et de la compréhension des forces syndicales en présence, ouvrières et patronales.

C'est ce qu'un vieux militant de l'Enseignement, A.V. Jacquet, a mis en lumière dans un récent article de *La Révolution prolétarienne*: «*Le regroupement syndical*».

«Le syndicalisme tient tout entier dans la coutume ouvrière.

Cette coutume s'est édifiée lentement et elle continue à s'édifier. Ses acquisitions, elle les emprunte au monde où elle baigne. En elle s'unissent la tradition - cette longue expérience - et la novation qui anticipe sur le cours des événements. Toute pensée y part de l'action et y revient.

La coutume ouvrière a tranché le conflit réforme-révolution, de telle façon qu'il n'a plus aujourd'hui aucun sens logique, au syndicat s'entend».

Le révolutionnaire le plus résolu bataille à fond pour des réformes extrêmement modestes et le réformiste

(*) JACQUET Albert-Vincent, dit Albert VINCENT (1881-1955); instituteur; d'abord patriote, puis syndicaliste non conformiste (*dixit Le Maitron*). (Note A.M.).

le plus endurci envisage nécessairement l'avenir. Donc il anticipe et se mue, sans le savoir, en révolutionnaire.

Le syndicalisme est une immense sagesse. Il ne surmène pas ses adhérents. Il ménage leurs forces. Il admet les pauses. Il va à son pas selon les circonstances. Tantôt il se hâte et tantôt il ralentit sa marche. Il est tout expérience. Il n'a qu'un ennemi intérieur: l'absolu, générateur d'intolérance et par là même de scission» (543).

Opportunisme, dilettantisme, renoncement, abandon des positions prolétariennes, trahison même diront certains, trop épris d'absolu, de formules et de gestes spectaculaires, mais nous pensons que les leçons de la vie doivent être mises à profit et que l'action syndicale en 1966 ne saurait être menée suivant les méthodes de 1884, ou même de 1900 ou de 1936, que les conditions, les mentalités, les possibilités sont autres et que les jeunes qui accèdent chaque année à la profession et à la vie militante ont aussi leur mot à dire, leurs idées à faire valoir leurs solutions à présenter puisqu'ils ont leur part dans la lutte.

C'est à dessein que nous avons, au cours de cette étude, demandé à des porte-paroles du syndicalisme, la plupart des indications concernant la mentalité ouvrière, mais sans ignorer cependant que tous les ouvriers ne sont pas des syndicalistes et en connaissent bien les limites de ce mouvement d'organisation des travailleurs, qu'Alexandre Marc nous rappelle opportunément:

«Le syndicalisme est devenu, sans nul doute possible, la colonne vertébrale de la classe ouvrière, mais de même que la colonne vertébrale ne représente qu'une partie du squelette, de même le syndicalisme, quelle que soit son importance - et elle est grande - ne représente qu'un des éléments du mouvement ouvrier» (544).

Aussi bien n'avons-nous pas manqué de recourir à d'autres témoignages, à l'opinion d'isolés ou de réfractaires, d'observateurs appartenant à d'autres catégories sociales, même d'adversaires, mais aucune enquête ne saurait prétendre être exhaustive en ce domaine comme en beaucoup d'autres et rendre compte de tous les courants d'opinion et de toutes les manières de pensée et c'est pourquoi nous avons cru devoir faire plus large place à ceux dont les idées se concrétisaient par l'action, sans ignorer pour autant la part d'erreur que comporte toute généralisation, même légitime, et en sachant bien que des exceptions et des exemples contraires peuvent toujours être invoqués.

Cette pensée ouvrière, cette revendication prolétarienne, ce désir d'affranchissement et de promotion sociale se sont traduits, tantôt par des gestes de défi et de révolte, par des violences et des émeutes, par des bris de machines et des barricades, par le syndicalisme irrité, agressif et systématiquement revendicatif d'un groupe non incorporé vraiment dans la collectivité nationale, que l'on tenait en défiance ou mépris et que l'on traitait avec dédain, et tantôt par la recherche persévérante de possibilités de négociation, de discussion, de dialogue, par le syndicalisme réaliste et constructif d'organisations puissantes dont l'existence est reconnue, qui présentent des solutions pertinentes et qui réclament des responsabilités qu'elles se sentent capables d'assumer. Réformistes et révolutionnaires, disait-on jadis, réformes de structure, intéressement ou association capital-travail, dit-on aujourd'hui. Quelles seront les formules et les solutions de demain? Nous ne le savons pas, mais le problème sera toujours d'harmoniser, ou tout au moins de faire vivre en paix les divers éléments qui concourent à la vie économique de la nation, si l'on veut que celle-ci ait pleine efficacité.

S'il y a diversité d'attitude entre les générations, cela correspond bien souvent aussi aux transformations qui se sont opérées depuis un siècle dans la mentalité des travailleurs et qui proviennent essentiellement des changements dans leurs conditions de travail et de vie. Mais sous des aspects différents, parfois même contradictoires, on retrouve la continuité de l'action ouvrière pour obtenir, simultanément ou successivement, des conditions décentes de vie et un minimum de considération, une certaine ampleur de loisirs et des possibilités de vie personnelle et de promotion, l'établissement d'une réelle sécurité dans le travail et dans l'emploi, pour se voir accorder enfin une certaine participation à la gestion des entreprises.

Programme immense, qui est loin certes d'être complètement réalisé, mais on ne peut nier que des améliorations substantielles aient été obtenues, grâce à l'effort persévérant de ces militants avertis, tenaces et désintéressés, qui réussissaient parfois à convaincre, organiser et entraîner des masses pourtant lentes à comprendre et à s'émouvoir, plus lentes encore à discipliner leur effort et à le continuer.

(543) A.V. Jacquet, *«Le regroupement syndical»*, Révolution prolétarienne, mars 1952..(523) M. Halbwachs, même ouvrage, p.77.

(544) Alexandre Marc, *«Avènement de la France ouvrière»*, Portes de France, 1945, p.156.

Évidemment les conditions économiques et le climat social, qui ont déjà tant changé, évoluent encore tous les jours. Les transformations techniques qui s'opèrent et se succèdent à une cadence de plus en plus rapide, bouleversent les idées reçues et les situations acquises, les structures des entreprises comme les mentalités des dirigeants et des salariés et elles modifient sans cesse les données du problème. On ne saurait d'ailleurs se faire d'illusions, ce progrès technique, dont nous sommes parfois si exagérément fiers que nous le confondons avec la civilisation elle-même, ne profite pas également à tous les hommes, même dans les nations qui se disent et se croient les plus démocratiques et les plus développées économiquement. La gêne, même la pauvreté et la misère, sont encore le lot de beaucoup de travailleurs manuels ou non manuels de la base, dont la rancœur ne doit pas nous surprendre. En outre nous savons bien que le perfectionnement matériel ne s'accompagne guère de progrès moral, que les relations entre les hommes comme entre les nations, sont encore trop souvent commandées par la force et la violence au service de l'égoïsme et de l'injustice. Et nous trouvons d'une étonnante et vivante actualité, la réflexion que dès 1914, formulait le philosophe Henri Bergson. Deux guerres mondiales et leurs séquelles ont montré la valeur de son avertissement:

«L'humanité a perfectionné son outillage pendant des milliers d'années... Mais son âme, je parle de l'âme individuelle et de l'âme sociale, a-t-elle acquis en même temps le supplément de force qu'il faudrait pour gouverner le corps subitement et prodigieusement agrandi?» (545).

Trente années plus tard (et quelles années!) Daniel Rops fera entendre une mise en garde analogue :

«Ce serait une erreur complète de croire que par le seul fait qu'il existe, le progrès technique suffit à libérer l'humanité, car la nature de l'homme est telle que toute invention se heurte à la coalition des intérêts et des égoïsmes qui cherchent à l'utiliser à leur profit. Le machinisme du monde moderne a pu avoir des résultats partiellement heureux et faire hausser le niveau de vie de la masse humaine, il n'en est pas moins vrai qu'il a, en même temps, renforcé considérablement la puissance de l'argent et permis la dictature des possédants» (546).

Ce n'est point que nous entendions contester la valeur de ce progrès technique et que nous songions à un impossible arrêt des découvertes scientifiques, à une *«mise en vacances»* des inventeurs, nous savons trop bien que la science conditionne la technique, que celle-ci commande la vie des industries et que tout progrès social exige une économie florissante et en développement, ou tout au moins bien équilibrée. Mais nous avons le droit, et le devoir, de rappeler, à ceux qui pourraient être tentés de l'oublier, qu'en définitive il s'agit surtout de l'homme et que c'est à lui qu'il faut d'abord penser, quand s'opèrent les transformations techniques et économiques inéluctables (547). Il appartient aux nations qui se disent et se veulent démocratiques et préoccupées du *«social»* de prendre les mesures appropriées pour faciliter les transitions, pour atténuer les conséquences douloureuses du ralentissement, de la disparition ou de la transformation de certaines activités. Gouverner c'est prévoir, surtout dans le domaine économique et social et nous demandons aux pouvoirs publics de penser à autre chose qu'à d'illusoire et démoralisants secours de chômage ou à de soi-disant grands travaux mal préparés et d'utilité contestable, et de préparer avec obstination les indispensables mesures de planification et de reconversion. C'est une des tâches majeures des syndicats de suivre cette évolution économique, de préparer des solutions appropriées et d'en réclamer l'application et c'est l'un des nouveaux aspects comme l'une des nouvelles exigences impérieuses de l'action ouvrière.

Des témoignages récents, comme ceux de Simone Weil (548) ou plus près de nous encore comme (545) H. Bergson, *«Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques»*, 1914, t.1, p.132.

(546) Daniel Rops, *«Par-delà notre nuit»*, Paris, 1945.

(547) La discordance, très souvent signalée et trop réelle, entre le développement technique et les progrès moraux de l'humanité a fourni matière à une abondante littérature, notamment au cours des dix dernières années. Nous signalons ici quelques ouvrages estimables, quelquefois de grande valeur, qui tous amènent à réfléchir. Jean Fourastié, *«Le grand espoir du 20^{ème} siècle»*, Paris, 1949; Lewis Mumford, *«Technique et civilisation»*, Paris, 1950; Jean Fourastié, *«Machinisme et bien-être»*, Paris, 1951; Georges Friedmann, *«Où va le travail humain?»*, Paris, 1951; Hyacinthe Dubreuil, *«Le travail et la civilisation»*, Paris, 1953; Louis Marlio, *«Le cycle infernal»*, Paris, 1951; Bertrand Russell, *«Les dernières chances de l'homme»*, Paris, 1953; Jacques Ellul, *«La technique ou l'enjeu du siècle»*, Paris, 1954; André Philip, *«La démocratie industrielle»*, Paris, 1955; René Duchet, *«Bilan de la civilisation technicienne»*, Paris, 1955; Georges Friedmann, *«Le travail en miettes»*, Paris, 1956; Émile Girardeau, *«Le progrès technique et la personnalité humaine»*, Paris, 1955; Gabriel Verraldi, *«L'humanisme technique»*, Paris, 1958; Jean Fourastié, *«La grande métamorphose du 20^{ème} siècle»*, Paris, 1961; John N. Nef, *«A la recherche de la civilisation»*, Paris, 1962; Divers, *«La technique et l'homme»*, Fayard, 1960.

(548) S. Weil, *«La condition ouvrière»*, Paris, 1951.

ceux de Georges Navel **(549)**, de Michèle Aumont **(550)** ou de Daniel Mothé **(551)** nous rappellent que les servitudes du métier, de l'usine ou du bureau, du chantier ou du magasin, demeurent pesantes et parfois accablantes, que des crises mettent en péril pour les travailleurs de la base un équilibre humain souvent précaire, que les conventions collectives sont l'objet de discussions âpres et parfois sordides, que des grèves encore nombreuses compromettent à la fois la prospérité économique du pays et la tranquillité des familles de salariés, mais on peut cependant penser que la grève légalisée, les procédures de conciliation, d'arbitrage et de médiation qui sont instituées, les divers aspects de la Sécurité sociale, les tentatives faites pour établir ou augmenter les possibilités de promotion professionnelle, une nouvelle conception de la dignité de l'homme et de la femme qui travaillent, sont autant d'éléments qui méritent d'être retenus comme des raisons d'espérer, comme autant d'améliorations qui ne sont pas niables. Nul ne peut contester que ces réalisations soient essentiellement l'œuvre du syndicalisme qui, par son action directe sur les employeurs, par sa pression sur les gouvernants, par les idées qu'il a su faire accepter par l'opinion publique, a rendu possibles des transformations jugées autrefois utopiques et irréalisables, sinon dangereuses. Il n'a pas été le seul à agir sans doute, mais ses animateurs et ses militants ont été des éléments déterminants et ils ont droit à la reconnaissance du monde du travail.

(549) Georges Navel, « *Travaux* », Paris, 1945.

(550) Michèle Aumont, « *Ouvrières en usine* », Paris, 1953; « *Dialogues de la vie ouvrière* », Paris, 1954; « *En usine. Pourquoi?* », Paris, 1958; « *Monde ouvrier inconnu* », Paris, 1956.

(551) Daniel Mothé, « *Journal d'un ouvrier (1956-58)* », Paris, 1959; « *Militant chez Renault* », Paris, 1965.